

—Des monacos. . . dit-il.

Duplat haussa les épaules en éclatant de rire.

—De quoi ? De quoi ? des monacos ? s'écria-t-il. Te moques-tu du monde ! Un joli *bon de réquisition* ! Nous sommes dans Paris et nous sommes les maîtres ! Ces *petzouilles* de commerçants doivent se trouver bigrement heureux de payer à boire aux défenseurs de la Commune qui les enrichit !

Et, prenant une feuille de papier sur la table du poste, il écrivit :

#### RÉQUISITION

Bon pour : cinquante litres de piccolo, vingt-cinq litres de rhum et cinq litres d'absinthe.

Paris, le 27 mai 1871,

Le chef du poste de la porte des Prés-Saint-Gervais.

Il signa d'une façon volontairement illisible puis, tendant le bon de réquisition à l'un des deux lascars, il dit :

—C'est en règle ! Filez !

Les hommes ne bougèrent pas.

—Qu'est-ce que vous attendez pour partir ? demanda Duplat.

—Si le mastroquet refuse de livrer ? fit observer le fédéré qui tenait le *bon*.

—Prenez vos flingots, répliqua l'ex-fourrier, et si le type essaye de faire le malin, trouez-lui la peau. . . Ce n'est pas plus difficile que ça !. . . En avant, marche !

Les fédérés, munis de leurs chassepots, allèrent réquisitionner, comme en avaient pris l'habitude, en ces jours de honte et de sang, tous ceux qui portaient l'uniforme de la Commune.

Le marchand de vins désigné par Servais Duplat savait qu'il devait tout craindre de ces bandits travestis en soldats et capables de tout.

Il s'exécuta sans même se permettre une observation, seulement il pensait :

—Heureusement que c'est la fin ! Une fois les pantalons rouges dans Paris, cette vermine disparaîtra. . .

Les deux fédérés, chargés outre mesure des produits de leur vol à main armée, rentraient au poste au moment où le garibaldien, de retour de Saint-Gervais, annonçait à son capitaine que le déjeuner payé par lui serait servi dans le poste à onze heures.

Une exclamation enthousiaste salua l'arrivée des liquides, et en attendant le *gueuleton* auquel ces ventres toujours affamés se promettaient de faire honneur, on déboucha les bouteilles d'absinthe et on se mit à boire à pleins verres le dangereux apéritif.

Après cette première *ournée*, on releva les sentinelles.

Il faut que tout le monde fasse la fête aujourd'hui. . . dit le capitaine, très paternel.

Personne ne remarqua que, contre sa coutume, il ne buvait que du bout des lèvres.

Ou absorba une seconde *ournée* en l'honneur des sentinelles qui venaient d'être relevées.

A celle-là en succéda une troisième, puis une quatrième.

La plupart des fédérés avalaient leur absinthe pure, et la liqueur de feu passait comme de l'eau claire dans leurs gosiers bronzés par l'habitude des alcools frelatés de tous les assommoirs.

Déjà les langues s'épaississaient et les cervelles commençaient à divaguer.

Le déjeuner arriva, un vrai déjeuner de marchand de vins de barrières, de plantureuses gibelottes de lapins, d'abondants fricandeaux à l'oseille, des salades amplement saturées de vinaigre, d'ail et d'échalotte, et des fromages de Gêromé au parfum meurtrier.

Ce menu fut acclamé.

Entre temps, on l'arrosait comme il convient.

Les litres se vidaient avec une rapidité merveilleuse.

On versa le café.

Ce fut le rhum alors qui coula à pleines tasses, débordant partout.

Les fédérés léchaient la table afin de ne rien perdre.

Au café succéda un punch monstre, allumé dans les saladiers mêmes où on avait servi les mâches et la barbe de capucin.

Déjà les hommes étaient notablement gris.

Le punch les acheva.

Servais Duplat souriant en voyant le résultat de ses adroites combinaisons.

Puis il commanda :

—Qu'on aille relever les sentinelles en faction.

Le sergent se leva.

Il chancelait sur ses jambes en appelant les hommes qui devaient aller à la relevée.

Ces hommes étaient cinq, tous les cinq abominablement ivres.

Un quart d'heure plus tard, les sentinelles relevées, dont on avait eu soin de garder les parts de vivres et de liquides, venaient s'attabler à leur tour.

Il leur fallut très peu de temps pour être non moins ivres que

leurs camarades, dont les trois quarts dormaient déjà sur les matelas jetés dans les coins de la salle servant de corps de garde.

Les litres de vin étaient tous vides.

Il ne restait plus, au milieu du pêle-mêle repoussant encombrant la table du poste, que quelques flacons de rhum et d'absinthe.

Servais Duplat portait lui-même des verres pleins aux fédérés qui n'avaient plus la force de venir les prendre et qui, en les approchant de leurs lèvres d'une main tremblante, répandaient une partie de leur contenu sur leurs vareuses débraillées.

L'air était surchargé des émanations suffocantes du vin, de l'alcool, de l'ail et de l'haleine empestée des hommes.

La nuit arriva.

Les sentinelles ivres-morts s'étaient affalées sur l'herbe maigre des ramparts et ronflaient comme dans leur lits.

Seul debout, parfaitement calme et se complaisant dans son œuvre, Duplat, le collaborateur payé de Merlin l'homme de Versailles, jetait des regards dédaigneux sur ces misérables qu'il avait su rendre aveugles et sourds, qu'il avait fait descendre bien au-dessous du niveau de la brute.

La demie après huit heures venait de sonner à l'église de Belleville.

Une bouffée de vent de l'Ouest avait apporté jusqu'aux oreilles de Duplat le coup de cette demie qui lui annonçait le moment prochain où il devrait ouvrir, toute grande, la porte des Prés-Saint-Gervais aux troupes régulières.

La nuit était très sombre.

Une pluie fine tombait, pénétrante et glaciale.

Le capitaine des fédérés tira de sa poche la clef de la grille fermant l'entrée des fortifications, prit un falot, alla ouvrir cette grille et attendit au dehors, impatient, fiévreux, l'oreille tendue, la poitrine serrée comme dans un étou.

Au loin, du côté de la plaine, il entendit une sorte de grondement sourd, une trépidation du sol.

Ce grondement sourd, cette trépidation, étaient certainement produits par une troupe nombreuse en marche, et les bruits grandissant prouvaient que la troupe se rapprochait.

Tout à coup Duplat tressaillit de la tête aux pieds et se retourna vivement.

Derrière lui, par conséquent du côté de Paris, retentissaient sur le pavé de la rue les sabots d'un cheval lancé à toute vitesse.

Un cavalier descendait bride abattue la rue Lemièr.

Servais se porta en toute hâte au devant de lui.

A la lueur du falot qu'il n'avait pas quitté, il vit un capitaine d'état-major de la Commune, galonné sur toutes les coutures et empanaché.

—On m'apporte certainement des ordres. . . pensa Duplat.

Il se sentait perdu si l'arrivant entraînait dans le poste.

Armant sans bruit son revolver, il fit un pas de plus à la rencontre de cet officier qui venait d'arrêter brusquement son cheval.

#### XXXVI

—Le chef de poste ? demanda l'officier d'état-major.

—C'est moi, répondit Servais.

—Pourquoi cette grille n'est-elle pas fermée ?

—Je viens d'envoyer, par prudence, une patrouille à l'extérieur.

—Pourquoi n'avez-vous point placé une sentinelle auprès de la grille ouverte ?

—Parce que j'y veille moi-même.

—Faites sortir vos hommes du poste, afin que. . .

L'officier ne put achever la phrase commencée.

Un coup de feu retentit, et il tomba de cheval comme une masse, un de ses pieds pris dans l'étrier.

Effrayé par la détonation du revolver de Duplat, le cheval avait pointé vigoureusement puis, ne se sentant plus retenu, il s'élançait ventre à terre, sur le chemin stratégique, traînant le cavalier démonté dont la tête et les épaules, rebondissant sur le sol à chaque élan, ne formèrent bientôt plus qu'une bouillie sanglante.

Le bruit sourd que Servais avait constaté au lointain grandissait en se rapprochant.

Le capitaine de fédérés regagna son poste d'observation près de la grille.

Brusquement le bruit cessa.

A cent cinquante pas environ venait de s'arrêter une masse compacte, plus sombre que les ténèbres.

Servais ne pouvait se tromper.

Cette masse sombre, immobilisée soudainement, c'était l'avant-garde d'une partie de l'armée de Versailles qui se trouvait là, devant lui.

Il agita son falot.

A suivre